

L'Impartial.

F. J. Buote, Editeur-Propriétaire.

"L'Union fait la Force."

Abonnement : \$1.00
Payable d'avance.

Vol. 1.

Tignish, Ile du Prince Edouard, Jeudi le 12 Octobre, 1893.

No. 17.

Cartes d'Affaires.

J. Doiron, M. D.

Gradué de l'Université Laval, Montréal
Bureau et Résidence dans la maison
anciennement occupée par
E. Haekett Esq.

TIGNISH, I. P. E.

Jun 15 63 14

SEE THE PLANS OF
The Temperance and General
Life Ins. Co'y of North America.
FOR CHEAP RATES,
LIBERAL POLICIES,
GOOD RETURNS.

FULL GOVERNMENT DEPOSIT.

H. J. McNEIL,
Summerside,
General agent for P. E. Island.

Jno. P. Brennan,

ALBERTON, P. E. I.

Agent for the best Fire and
Marine Insurance Companies.
Risks taken at lowest rates in the
following companies:
Commercial Union of London,
Lancashire Ass. Co. of Liverpool,
Scottish Union & National Ass. Co.
of Edinburgh
British American Ass. Co. of Toronto
Quebec Fire Ass. Quebec
Confederation Life Ass. Co. Toronto
The Canada Accident Insurance Co.
Montreal
Lloyds Plate Glass Assurance Co.
Coal and Lumber always on
hand.

JAMES J. JOHNSTON,

AVOCAT,

NOTAIRE PUBLIC ETC.

Stamper's Block, Victoria Row,

CHARLOTTETOWN,

P. E. I.

D. J. Doiron.

Tailleur d'après le Systeme le
PLUS MODERNE ET LE
MIEUX APPRECIÉ.

Prix modéré. Satisfaction ga-
rantie.

Bloomfield, (près de l'église) I.P.E.
catholique.

F. PETERS,

DEALER IN

DRY GOODS,
GROCERIES, BOOTS, SHOES,
Earthenware,

And a general assortment of
FLOUR, FEED,
TEA, Sugar, Etc.

Shipper of Country Produce
MILL RIVER, P. E. Island

A. POIRIER,

Dealer in
DRY GOODS, GROCERIES

Boots and shoes. Fancy
goods, Books etc.

Country Produce bought and
sold

KILDARE STATION
P. E. Island

Ripans Tablets relieve headache.

BRIGHTEST AND BEST
LADIES' STANDARD
MAGAZINE

Issued Monthly. Illustrates in splendidly executed
large fashion drawings the very latest and newest
dresses in Ladies', Misses' and Children's Garments,
and the latest information on Fabrics, What to Wear,
Millinery, Trimmings, Household Decoration and
Furnishing, Cooking and Domestic Receipts. Sub-
scriptions price, only 50 cents per year. Sample copies,
free. Send money order or check. Send to
Standard Publishing Co., 100 N. 3rd St., New York.

AGRICULTURE.

L'ECLAIRAGE DES ETABLES.

Un préjugé général qu'il serait né-
cessaire de détruire dans nos campag-
nes, c'est de penser que l'obscurité
des étables et des écuries n'est pas un
obstacle à la bonne santé et à la crois-
sance des animaux. C'est surtout dans
les porcheries que ce préjugé a des
conséquences fâcheuses.

Les cultivateurs comprennent avec
raison que la lumière du jour est une
condition de la salubrité dans leur
habitation. Leur erreur est de sup-
poser que la même condition n'existe
pas pour les animaux; la science et
l'expérience donnent tous les jours la
preuve du contraire.

Les vaches donnent moins de lait
dans une étable bien éclairée. C'est
surtout dans l'élevage des jeunes ani-
maux de toutes les espèces qu'il faut
s'attacher à leur donner un logement
bien éclairé. La lumière est un agent
vital essentiel pour tous les êtres or-
ganisés: animaux et végétaux. Voilà
une loi qui ne souffre pas d'exception.
Avis à tous les éleveurs.

On peut nous objecter que l'obscuri-
té est utile pour les animaux soumis
à l'engraissement. Cette exception,
répondons-nous, confirme la règle.
Le défaut de lumière affaiblit l'énergie
vitale du sang au profit du développe-
ment de la graisse qui est une mala-
die.

Ce fait prouve, par le contraste, la
nécessité de la lumière pour les ani-
maux, auxquelles on demande autre-
ment que de la graisse.

PLANTATION DES ARBRES FRUITIERS

La plantation des arbres fruitiers
exige nombre de précautions pour en
assurer la bonne reprise.

D'abord l'arbre à être transplanté à
l'automne ne doit être enlevé de la
pépinière avant que le bois qui s'est
formé dans l'année soit bien ferme,
qu'il y ait eu pour ainsi dire arrêt de
végétation. Un arbre qui aurait été
pris trop tôt de la pépinière, ne pour-
rait certainement pas réussir, car les
gelées de l'hiver en feraient infaillible-
ment périr l'écorce.

A cette saison de l'année, le terrain
destiné à la plantation des arbres fru-
itiers devra avoir été bien drainé ou
égoutté de manière à ce que l'eau ne
séjourne pas dans le voisinage des ar-
bres, sans quoi les racines des arbres
nouvellement plantés ne pourraient
résister aux effets de la gelée dans le
cours de l'hiver.

Les arbres fruitiers, après avoir été
plantés dans les conditions ordinaires,
auront meilleure chance de réussir si
le planteur a la précaution d'entourer
de terre le pied de l'arbre, à une hau-
teur de six pouces, afin d'empêcher
l'eau d'y séjourner et d'endommager
par là les racines.

Si le propriétaire de la ferme ne
peut lui-même faire les travaux de
plantation, il doit les surveiller de
manière à ce que rien ne soit négligé
quant aux opérations nécessaires à la
bonne reprise des arbres fruitiers.

Le Roman

Le roman est très à la mode, et il
y a un grand nombre de personnes
qui ne lisent pas autre chose. Que
dis-je? Elles y font leur éducation.
Ce n'est pas l'éducation que j'admire,
et m'est avis que des études philoso-
phiques et religieuses valent mieux.
Mais je constate le fait qu'il faut bien
accepter, et puis, que le roman est le
genre de composition que le lecteur
préfère, il faut s'efforcer de le faire
servir au bien.

Le roman a d'ailleurs ceci d'avan-
tageux, qu'il n'est strictement soumis
à aucune forme, à aucunes règles par-
ticulières, et qu'on peut lui faire dire
à peu près tout ce que l'on veut. Il
prend tous les tons, il se plie à tous
les styles, celui de l'épopée comme
celui du drame, celui de l'épître com-
me celui de l'épigramme, celui de la pas-
sion comme celui de la satire, celui du
conte comme celui de l'histoire. Il
décrit, il raconte, il chante, il pleure,
il prie, il enseigne. C'est son enseigne-
ment qu'il faut particulièrement sur-
veiller, et qui sous des dehors honnê-
tes, contient trop souvent des prin-
cipes malsains, des doctrines pernici-

euses et impies.

Hélas! on sait les ravages que cette
semence de mort a causés en
France dans les intelligences et dans
les âmes. On sait le mal irréparable
qu'ont produits les coryphées du ro-
man qui se moment Balzac, Sue,
Dumas, Sand et Soulié.

C'est ce genre diabolique qu'il ne
faut pas laisser introduire dans notre
littérature; et c'est le but des romans
honnêtes de détourner le lecteur de
ces œuvres malsaines.

Le bon roman peut être philoso-
phique et religieux, et je déclare sin-
cèrement que c'est la forme que je
préfère. Mais il peut aussi être histo-
rique, et servir très-utilement les in-
térêts de la Religion et de la Patrie.

Pourvu qu'il ne défigure pas l'his-
toire, et qu'à l'exemple des romans
d'Alexandre Dumas, il ne la trans-
forme pas en argument contre le
Christianisme, il peut devenir pour la
jeunesse une source de connaissances
et un enseignement des plus utiles.
La mission du roman historique est
particulièrement de montrer le rôle de
la Providence dans l'Histoire, de
mieux gravir dans la mémoire les é-
vénements humains, et d'enseigner
aux peuples le chemin de la grandeur
et de la vertu.

A. B. ROUTHIER.

Le Jaloux

De tous les mauvais types qui nous
entourent, l'un des plus agaçants et
des plus insupportables est sans contredit
le jaloux.

Consacrons-lui quelques coups de
plume.

L'homme dévoré par l'envie, par la
jalousie, se dessèche et dépérit. Le
poète latin la parfaitement dépeint
quand il dit:

Pallor in ore sedet, macies in cor-
pore toto.

La paleur envahit son visage et la
maigreur couvre son corps.

L'ambitieux, l'orgueilleux, ne jouit
généralement pas non plus de la santé
et bien souvent il succombe à la
foie.

C'est donc avec beaucoup d'à pro-
pos que le journal de la Santé consa-
cre tout un article pour mettre les ja-
loux en garde contre le charbon qui
les ronge.

L'envie engendre la calomnie, qui
est l'arme des laches, parce qu'elle ne
frappe que par derrière et dans l'ob-
scurité; elle est mère de l'hyppocrisie
malpropre, de celle qui permet toutes
les turpitudes cachées.

Les envieux sont de la famille de
Tartufe. Pour eux
Le scandale du monde est ce qui fait
l'offense. Et ce n'est pas pécher que
pécher en silence.

Ils connaissent les accommodements
avec le Ciel et avec la terre. Faux
dévots au temple, faux citoyens
en société, ils ne touchent à rien de
beau qu'ils ne le salissent des doigts,
ils ne parlent de rien de bon qu'ils ne
le polluent de la langue. Ils sont tris-
tes du bonheur de leur prochain, ils
sont joyeux de son malheur.

Voici le portrait de l'envie d'après
le poète Ovide:

"La paleur est peinte sur son vi-
sage tout son corps est amaigri jamais
elle ne regarde en face; ses dents
sont noires; son cou est rempli de
fiel; sa langue distille le poison; elle
ne rit jamais, si ce n'est du spectacle
de la douleur, tourmentée par des
soucis incessants, elle ne dort pas.
Elle voit avec douleur les succès des
hommes, et cette vue la fait sécher
d'ennui. Elle est torturée en même
temps qu'elle torture: elle est son
propre bourreau."

Règle générale, le vice de l'envie
est l'apanage des médiocrités. Un
homme de véritable valeur est à l'abri
de cette basse et vile passion.

Un écrivain fantaisiste, Jean Riche-
pin, a décrit les péchés capitaux défilant
chacun dans un char spécial.

Voici sous quels traits, il montre le
char de l'envie:

"Ce char était un hideux foie, hy-
pertrophie, suppurant et blafard. Il
n'avait point de roues et marchait à
même le sol, visqueusement, grace
aux vers dont il fourmillait et aux
moules de vipères, qui, sous lui, se
roulaient et se déroulaient, dans une
glu de sanie vivante.

Comme dans une baignoire, dans
le fiel de ce foie infect, l'envie se tor-
dait de coliques. Sa peau avait le bril-
lant de l'ortie et le froid de la ciguë;
ses yeux, portés au bout de deux lon-
gues cornes mobiles, inquiètes, sémi-
blables à celles des escargots, distillaient
des larmes de chassie vénéneuse,
ses dents vert-de-grisées mordaient et
rongeaient ses lèvres minces, sèches,
fendillées, hérissées d'ulcérations
qu'avait séchées le noir baiser de la
pierre infernale. Elle soufflait une ha-
leine de poison, dont mouraient les
scolopendres qui lui servaient de che-
velure. Sa chair n'était qu'un cancer,
elle suint de la bile."

Voilà pour l'envieux et le jaloux.
PASQUIN.

LE DERNIER MOINE DE SAINT-AUBIN

L'abbaye de Saint-Aubin était riche.
Quand vint la révolution, les moines
n'émigrèrent pas. Ils étaient peu nom-
breux et ne remplissaient qu'une aile
de leur vaste monastère, ou les cellu-
les se suivaient, toutes ouvertes sur
le même corridor. Une nuit d'hiver,
les révolutionnaires firent invasion
chez ces pauvres religieux trop con-
fiants. Sans autre forme de procès, ils
les massacrèrent, à l'exception d'un
seul, le plus jeune, qui, occupant la
cellule la plus élevée, put échapper
avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Lorsqu'il eut fait quelques pas hors
de la clôture, ce jeune religieux pensa
qu'on le trouverait aisément et que
ce n'était pas la peine de fuir ni de
conservé sa vie. Il se mit à genoux,
attendant les assassins. Cependant
les assassins ne vinrent pas. Au bout
de quelques heures, saisi de froid et
tourmenté par la faim, le moine se
releva et se mit tranquillement en
quête d'un refuge. Il trouva une
chaumière dont les habitants le tinrent
caché tout le temps de la persécution.

Quand il eut un peu de sécurité, il
revint à l'abbaye. Depuis la nuit du
massacre, elle était déserte, défendue
par la terreur; personne n'y avait osé
entrer. Le religieux trouva les restes
de ses frères à la place où les assassins
les avaient laissés. Il leur donna la
sépulture. Ensuite il s'établit dans sa
cellule. Il vécut là de longues années
avec quelques anciens serviteurs re-
venus comme lui. Il faisait les offices
monastiques et se considérait comme
seigneur et maître de tous les domaines
de la communauté n'avait pas
régulièrement et volontairement
aliénés. Quand on chassait dans la
forêt sans sa permission, il protestait
contre cette usurpation de son droit
de propriété. Le dernier moine de
Saint-Aubin était un homme d'aspect
sévère, qui parlait peu et que l'on
voyait encore plus rarement sourire.

Un soir, deux voyageurs, surpris
par un effroyable orage, se réfugièrent
à l'abbaye. Le moine, averti par
ses serviteurs, vint au devant d'eux et
leur rendit en personne les devoirs de
l'hospitalité, comme il avait d'ailleurs
coutume. L'un des deux voyageurs
était un homme d'un certain âge,
d'assez mauvaise figure, et qui paraissait
précocupé et presque craintif;
l'autre était son fils, garçon de vingt
ans. Après qu'ils eurent bu et mangé
et qu'ils se furent réchauffés auprès
d'un bon feu, le père parla de re-
prendre sa route. L'orage continuait;
le religieux leur conseilla de passer la
nuit. C'était l'avis et le désir du jeune
homme.

— Mon père ne voulait pas entre-
dit-il en souriant, il craignait un mau-
vais accueil; et c'est presque malgré
lui que j'ai heurté à la porte de l'ab-
baye.

— Il est vrai, reprit l'autre, et je
suis très-reconnaissant de la bonne
hospitalité que l'on nous donne.
Néanmoins, je ne voudrais point pas-
ser la nuit ici.

Il avait l'air contraint et effaré, et
balbutiait avec effort plutôt qu'il ne
parlait.

Le moine insista.
— Vous ne me gênez point, dit-il
nous avons des chambres vides. On a
fait de la place ici sous la révolution...

— Oui, oui, se hâta d'ajouter le voya-
geur, j'ai entendu parler de cela.
Mais l'orage a cessé, nous pouvons
partir.....

Un coup de tonnerre et le bruit
furieux du vent lui coupèrent la pa-
role. Il palit. Le moine le regardait
avec attention.....

— Vous entendez, mon père, lui dit
le jeune homme; que deviendrons-
nous sur le chemin par ce temps et à
cette heure?

— Quelle heure est-il donc? dit
l'homme de plus en plus pâle.

En prononçant ces mots, il tira
machinalement sa montre. Le moine
écarta la main et prit avec une sorte
d'autorité cette montre qu'il croyait
reconnaitre. C'était celle qu'il avait
laissée dans sa cellule en fuyant les
assassins.

Il la rendit sans manifester aucune
émotion.

Restez ici, dit-il au jeune homme.
Couvrez-vous et reposez tranquillement
dans ce lit, qui fut celui du dernier
abbé de Saint-Aubin.

Vous, ajouta-t-il en s'adressant au
père, venez avec moi; j'ai une autre
chambre ou peut-être vous pourrez
dormir.

Il parlait d'un visage si imposant,
que l'homme à qui il s'adressait se
leva, prêt à le suivre, sans objecter un
mot. Le moine le conduisit à l'extré-
mité du corridor, dans sa propre cel-
lule, celle où il avait fui la nuit du
massacre.

— Ici, dit-il au voyageur, le repos
pourra vous être moins difficile... Il
n'y a pas eu de sang versé. L'homme
tomba à genoux. Le dernier moine de
Saint-Aubin lui donna sa bénédiction.

— Dormez, mon frère.

Et il le laissa.

LOUIS VEULLOT

Fou dangereux à la Maison Blanche

IL VOULAIT LE SIEGE DU PRESIDENT.

Washington, 29 — Hier matin, un
peu avant dix heures, un homme d'en-
viron 28 ans, d'une manière inexplic-
able, trouva son chemin aux appar-
tements du premier étage de la Mai-
son Blanche, et rencontrant la cuisinière
de couleur, il lui dit: "Je veux
voir mon père."

Qui est votre père? lui demanda la
cuisinière.

M. Cleveland, parlez, fut la ré-
ponse.

Sur ces entrefaites le policeman
Heller parut en scène et s'aperçut tout
d'abord que l'homme n'était pas du
tout dans son assiette, et il agit avec
lui en conséquence.

Ton père est dehors dans le jardin,
lui dit-il, viens avec moi et nous le
trouverons.

L'intrus sortit avec l'officier qui
l'emmena à la vedette. Là, l'officier
demanda à l'homme ce qu'il voulait à
la Maison Blanche.

Je veux le siège, fut sa réponse.

Quel siège?

Le siège du président.

Ne penses-tu pas que le président
l'occupe d'une manière satisfaisante?

Non, je ne le pense pas, et je pré-
tends l'occuper d'une manière ou
d'une autre. Donnez-nous chacun un
pistolet et je vous montrerai qui s'en
servira le mieux.

Quand ils arrivèrent à la vedette,
ils trouvèrent le policeman Hible là
en service. Avant que l'officier sut ce
qui se passait, le prisonnier lui arra-
cha son bâton de sa poche et il es-
saya de lui en donner un coup; mais
les deux officiers l'empoignèrent, et
la lutte dura quelques minutes avant
que l'homme fut réduit à l'impuis-
sance. Le fou fut conduit au poste de
police où il donna le nom de Joseph
Washington, et dit qu'il venait de la
Pennsylvanie. Un mandat d'accusant
d'être un personnage suspect fut lan-
cé contre lui.

En soirée, un vieux garçon aveugle à
sa voisine:

La dame qui est à côté de nous
doit avoir de bien jolies dents.

C'est vrai! Mais comment pouvez-
vous savoir cela?

Je l'entends rire depuis une heure.

Entre mendians:

Ca ne vas pas fort les affaires.

Non, mais ça va aller.

Comment ça!

Nous allons former un syndicat.